

semble cependant, Messieurs, qu'il avait assez bien travaillé pour prouver sa divinité.

DE LA RELIGION.

L'Ecolier.—Monsieur Villemain, une religion est-elle nécessaire ?

M. Villemain.—Il me paraît que non, car les passions de quelques hommes s'accoutument tout aussi bien, pour faire le mal, d'une croyance que d'une impiété. (Mél. nouv.)

L'Ecolier.—Vous confondez la chose avec l'abus qu'on en a fait, ce qui est cependant différent ; si une chose ne vaut rien, parce que quelques méchants s'en accommodent pour faire le mal, quelle est celle qui aura quelque valeur ? Monsieur Comte, la religion est-elle utile ?

M. Comte.—La religion bientôt ne sera plus bonne que pour les chiens. (Cours d'astronomie, 92.)

L'Ecolier.—Quelle est la meilleure religion ?

M. Quinet.—Nous les accueillons toutes. (Dernière leçon au Coll. de Fr.)

M. Bouillier.—Toutes ont le même prix ou plutôt n'en ont aucun. (Théor. de Kant, 156.)

L'Ecolier.—Êtes-vous du même avis, monsieur Lerminier ?

M. Lerminier.—Parfaitement : le cardinal et le quaker sont également chrétiens. (Coll. de Fr., Ami de la Rel., 86, 66.)

L'Ecolier.—De sorte qu'on peut être indifféremment panthéiste avec M. Cousin ; athée avec M. Vanini ; matérialiste avec M. Broussais ? Qu'on peut, très licitement, changer à tout moment de religion ; être catholique à Rome, protestant à Genève, anglican à Londres, turc à Constantinople, parsis au Bengale ? Qu'on peut outrager Dieu ou l'adorer ; confesser ou nier la divinité de Jésus-Christ ? Que le oui et le non, en un mot, sont la même chose ? Mais enfin, s'il vous fallait choisir, laquelle préféreriez-vous ?

M. Villemain.—L'arianisme est plus méthodique. (Nouv. Mél., t. 2, 160.)

L'Ecolier.—Et vous, monsieur Michelet ?

M. Michelet.—Je crois au Verbe social ; à lui appartient l'avenir ; le christianisme a fait son temps. (Introd. à l'Hist.)

L'Ecolier.—Et vous, monsieur Matter ?

M. Matter.—Le gnosticisme est le plus riche. (Hist. du Gnost.)

L'Ecolier.—Ne préféreriez-vous pas le nestorianisme ?

M. Matter.—Rien ne semble plus juste ni mieux fondé que la doctrine de Nestorius. (Hist. de l'Egl., 345.)

L'Ecolier.—Le mahométisme ne vous plaira-t-il pas ?

M. Matter.—C'est la religion la plus pure que puissent recevoir les hommes... elle a d'ailleurs dans son sein autant de membres que le christianisme. (Ibid., t. 2, p. 3.)

L'Ecolier.—Sauf 164 millions de moins.

M. G. Arnould.—Le Verbe fait chair sera pour moi la révolution française. (Doctr. philosoph., 156, etc.)

L'Ecolier.—Et vous, monsieur Quinet, pour laquelle vous êtes-vous déterminé ?

M. Quinet.—Si, à toute force, il vous faut une religion, l'amour, quand il est pur, en est une à sa façon. (Ahas., 217.)

L'Ecolier.—Je ne crains plus pour la religion catholique ; elle a en vous de trop sots ennemis, qui ne s'accordent pas même entre eux ; je désirerais savoir, néanmoins, pourquoi elle n'a pu vous arracher un mot d'éloge ?

M. Ferrari.—Parce qu'elle découle de deux épouvantables absurdités ; du péché originel et de l'enf. (Extrait de Vico, 385, 442.)

L'Ecolier.—De sorte que Jésus-Christ a révélé ; que Descartes, Pascal, Newton, Euler, ont soutenu ; et que tous les peuples ont cru deux absurdités ?

M. B. Saint-Hilaire.—Parce que la religion a toujours amené avec elle la guerre et toutes ses horreurs.

L'Ecolier.—Voyons un peu. Pendant les premiers siècles, elle dit aux chrétiens : Tendez le cou ; au moyen âge, elle dit aux seigneurs : Je vous défends de faire battre vos vassaux, au moins depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin. Voyant qu'elle ne peut contenir ces barbares, elle les précipite vers l'ennemi commun ; lors des conquêtes de l'Amérique, elle ne cesse de réclamer, par la bouche de Las-Casas, contre les cruautés des Pizarre. Et quoi donc, messieurs, vous croyez-vous encore au siècle de Voltaire, où il suffisait de parler pour être cru ? Feriez-vous allusion à l'inquisition ? Je vous prierais alors de me prouver que ce n'étaient pas les rois qui la demandaient, qui en traçaient tous les réglemens et qui les faisaient observer eux-mêmes ; à la Saint-Barthélemy ? Vous avez à démentir les Lingard, les Cayeyrac, qui vous crient à tue-tête que la religion n'en fut pas même le prétexte ; que rien n'y fut prémédité ; qu'il n'y avait aucun prêtre au conseil quand on l'ordonna ; que les évêques s'y opposèrent tant qu'ils purent.

N'allez pas croire cependant que la religion soit contraire à ce qu'on appelle la bravoure ; elle vous donnera, quand vous voudrez, des légions fulminantes, un peuple de géants, et les meilleurs soldats d'une armée.

M. Labri.—Parce qu'elle entrave plutôt qu'elle ne facilite le progrès des lumières. (Hist. des Math., t. 4, 2, 3.) Rome est le centre des ténèbres. (Revue, 2e série, t. 399.)

Lerminier.—Le XVIIIe. siècle a bien fait de s'insurger contre les men songes et l'idiotisme de cette vieille autorité.

L'Ecolier.—La religion catholique, idiote, ennemie des lumières, des sciences ! Mais ne voyez-vous pas que tout le monde rit ? Grands savans, citez donc une partie des belles lettres, des arts et des sciences où ne se soient distingués quelques-uns de ses ministres ?

(Ici un riche tableau des grands hommes que la religion a produit. Puis l'Ecolier continue.)

Petits pygmées, osez-vous insulter ces géants !!!

M. Guizot.—A la bonne heure ! mais la réforme est encore préférable. C'est elle qui donna l'élan à la liberté individuelle, et qui amena et conserva le droit d'examen ; résultat de la civilisation qui fit que les hommes qui savaient quelque chose voulurent enfin penser eux-mêmes et pour leur compte. (Histoire de la Civil., etc., 11e. leçon.)

M. Michelet.—C'est le libérateur de la pensée moderne ; par la réforme aux mœurs simples et austères, Luther remit en marche l'esprit humain. (Introd. des Memb. de Luther.)

M. Matter.—Et Calvin, tout à la fois législateur politique et dictateur religieux, fit de Genève la métropole d'un ensemble d'institutions morales et littéraires, que d'autres parties ont bien pu imiter, mais non pas éclipser. (Hist. de l'Egl., t. 4. 133 ; t. 1. 127.)

L'Ecolier.—Il paraît, messieurs, que c'est bien sincèrement que vous croyez que la réforme de Luther et de Calvin a restauré la liberté, donné le droit d'examen, hâté le progrès des sciences et de la civilisation ? Puisque vous le répétez sans cesse, je vais vous prouver que c'est à tort.

Luther et Calvin ont restauré la liberté ? En comment donc ? en posant pour principe que l'homme n'a point de libre arbitre ? que, quoique nous fassions, nous le faisons nécessairement et sans liberté aucune (Du Serf, arbitre) ? que Dieu fait tout selon son conseil arrêté ? (Exposition de la foi.)

Ils ont établi le droit d'examen et de penser pour son propre compte ; bien, mais à condition qu'on pensera comme eux. Savez-vous quelle était la raison finale de Luther, dans les disputes : " Je l'entends, disait-il, je le veux, je l'ordonne ainsi." Calvin en avait une moins douce : " A la torture, au bûcher ! " et Elizabeth, leur disciple, avait fait choix de celle-ci : " Regardez, s'il n'est pas plus long ou plus court que le lit de fer ! "

Ils ont hâté la civilisation ; en corrompant les mœurs ; en niant l'efficacité des œuvres ; en permettant d'avoir deux femmes ; en prêchant l'inutilité des œuvres ; en criant : Péchons, tuons, commettons inceste, adultère ; pourvu que nous ayons la foi, nous serons sauvés.

La réforme a donné un nouvel élan aux lettres, aux arts et aux sciences. Non, messieurs, l'histoire nous apprend, au contraire, que, sans les efforts du catholicisme, elle aurait donné un coup mortel à l'architecture en détruisant les chefs-d'œuvre du moyen-âge ;

A la peinture et à la sculpture, en brisant les statues et brûlant les images ;

A la musique, en l'excluant du culte ;

Au raisonnement, en ridiculisant la scolastique ;

A la théologie, en ne voulant pas d'écoles ;

A la philosophie, en y introduisant le fanatisme ;

Aux lettres et aux sciences, en arrêtant l'élan que leur avait donné l'invention de l'imprimerie, les grands hommes du temps et la haute protection de Léon X : Dès que Luther eut commencé à dogmatiser, on ne pensa plus qu'à disputer, se marier ou se battre.

Vous dites : La réforme parut et le monde pensa ! Dites donc : La réforme parut et le monde ne sut plus rien. Quel est le professeur qui apprend à ses élèves ? celui qui leur dit : Voilà un livre, lisez et comprenez ; si vous êtes embarrassés, écoutez le Saint-Esprit ? ou bien cet autre qui leur explique le livre dans le sens de celui qui l'a écrit et ajoute en finissant : Mes enfants, vous en savez autant que les plus savants du monde ?

Quant à la liberté civile, M. Guizot convient lui-même qu'elle lui fut très nuisible.

M. Guizot.—En Allemagne, la réforme a plutôt fortifié qu'affaibli le pouvoir des princes ; elle n'a été plus contraire aux institutions du moyen âge qu'à leur développement. (Hist. de la Civil. en Eur., 12e. leçon.)

L'Ecolier.—Ajoutez qu'elle faillit amener en France la féodalité ; qu'elle détruisit en Suède une institution plus libérale que celle qu'on y suit ; qu'en Angleterre, elle appela les membres des parlements les valets du roi, et qu'elle écrasa l'Irlande.

A continuer.

BULLETIN.

Œuvres de charité.—Question du Texas.

Si le tableau dont nous commençons aujourd'hui la publication dans notre première page, au lieu d'être un fait réel et constant, n'était qu'une glorieuse et philanthropique spéculation, on pourrait former quelque doute contre sa possibilité. Mais ce tableau n'est pas une simple théorie, c'est un fait accompli et cela de nos jours. Nous devons avouer que la nature seule ne saurait s'expliquer les prodiges de charité dont nous allons être, pour ainsi dire, témoins en parcourant ces pages ; mais ce que nous avons sous les yeux, dans notre nouvelle capitale, doit déjà nous faire comprendre ce que peut la charité alimentée par la piété et la religion. Ce n'est pourtant encore qu'une partie de ce qu'elle peut faire, et nous devons ajouter de ce qu'elle doit faire pour prospérer, s'anoblir et porter dignement son nom.